

Philosophie matérialiste et discours scientifique dans *Ursule Mirouët*, *La Recherche de l'absolu* et *L'Enfant maudit*¹

Mon sujet porte sur le matérialisme balzacien dans sa relation aux Lumières. Je l'ai divisé en trois points, en me centrant sur un corpus de trois romans. Je traiterai tout d'abord l'inévitable question des sources philosophiques et scientifiques convoquées par Balzac, à partir d'*Ursule Mirouët*, « étude philosophique » emblématique de la question. Je dégagerai ensuite les modèles épistémiques qui se déduisent des discours tenus par le savant Balthazar Claës, héros de *La Recherche de l'absolu*. J'examinerai enfin l'articulation entre héritage matérialiste du XVIII^e siècle et poétique balzacienne, en me basant sur les présupposés matérialistes de *L'Enfant maudit*.

Le matérialisme dans *Ursule Mirouët* (1841)

Une méthode élémentaire pour circonscrire le matérialisme balzacien consiste à répertorier les savants et les philosophes matérialistes, réels ou fictifs, qui apparaissent dans *La Comédie humaine*. On s'aperçoit alors qu'il n'y a pas un système matérialiste qui se rattacherait à un nom ou à une œuvre (comme *L'Homme machine* de La Mettrie ou *Le Système de la nature* de d'Holbach) mais une *nébuleuse de discours matérialistes*, qui prennent la forme de réflexions, de citations, souvent ironiques², de récits d'expériences, de discussions sur les progrès de la médecine, sur les découvertes en sciences naturelles, en chimie et dans le domaine du magnétisme.

Magnétisme : ce mot magique est une des clés romanesque et philosophique d'*Ursule Mirouët*. Dès le début du roman, Balzac établit une distinction très nette entre le matérialisme en tant qu'attitude philosophique cultivée par le docteur Minoret, et la vie purement matérielle, le « matérialisme grossier » incarné par l'ancien maître de poste Minoret-Levreau³. Contrairement à cette *espèce* vautrée dans sa bêtise et ses appétits, le tuteur d'Ursule évolue par l'esprit : agnostique à l'origine, cet homme de science se met à croire en Dieu et au magnétisme, cette science encore en friche. Après l'expérience de la somnambule « magnétisée », le romancier fait coïncider, non sans humour, cette double conversion :

Une forte muraille s'écroula pour ainsi dire en lui-même, car il vivait appuyé sur deux bases : son indifférence en matière de religion et sa dénégation du magnétisme. En prouvant que les sens, construction purement physique, organes dont tous les effets s'expliquaient, étaient terminés par quelques-uns des attributs de l'infini, le magnétisme renversait ou du moins lui paraissait renverser la puissante argumentation de Spinoza : l'infini et le fini, deux éléments, incompatibles selon ce grand homme, se trouvaient l'un dans l'autre. Quelque puissance qu'il accordât à la divisibilité, à la mobilité de la matière, il ne pouvait pas lui reconnaître des qualités quasi-divines. Enfin il était devenu trop vieux pour rattacher ces phénomènes à un système, pour les comparer à ceux du sommeil, de la vision, de la lumière. Toute sa science, basée sur les assertions de l'école de Locke et de Condillac, était en ruines. En voyant ses creuses idoles en pièces, nécessairement son

¹. Édition de référence : *La Comédie humaine*, éd. Castex, Gallimard, Pléiade, 12 vol. J'utilise les abréviations usuelles des trois romans (respectivement *UM*, *RA*, *EM*) dans les citations.

². Ainsi cette réflexion d'un des convives (le journaliste Émile) dans *La Peau de Chagrin* : « Le matérialisme et le spiritualisme sont deux jolies raquettes avec lesquelles des charlatans en robe font aller le même volant. Que Dieu soit en tout selon Spinoza, ou que tout vienne de Dieu selon saint Paul... Imbéciles ! ouvrir ou fermer une porte, n'est-ce pas le même mouvement ? L'œuf vient-il de la poule ou la poule de l'œuf ? (Passez-moi du canard !) Voilà toute la science » (X, 106).

³. Minoret-Levrault est dit « matérialiste pratique comme il était agriculteur pratique, égoïste pratique, avare pratique » (*UM*, III, 773).

incrédulité chancelait. Ainsi tout l'avantage, dans le combat de cette enfance catholique contre cette vieillesse voltairienne, allait être à Ursule. Dans ce fort démantelé, sur ces ruines ruisselait une lumière. Du sein de ces décombres éclatait la voix de la prière ! Néanmoins l'obstiné vieillard chercha querelle à ses doutes. Encore qu'il fût atteint au cœur, il ne se décidait pas, il luttait toujours contre Dieu. » (UM, III, 837-838)

Pour un lecteur de Condillac et de Diderot, force est de constater que le système matérialiste du bon docteur n'est pas fort élaboré, quand on le compare aux puissantes rêveries poético-scientifiques du *Rêve de d'Alembert*. Diderot postulait l'hypothèse d'une continuité entre le sommeil et la vision, le vivant et l'inerte, l'idée et le sentiment, autant d'états renvoyant à un vaste continuum spatio-temporel appelé « grand animal » par le philosophe¹. Rien de tel ici : Minoret identifie sommairement les forces magnétiques à une manifestation du divin. L'issue de cette « lutte avec Dieu » ne fait donc aucun doute : la foi vient combler à point nommé le vide philosophique causé par la ruine de concepts sensualistes nourris d'un spinozisme simplifié². À les bien examiner, les noms de Spinoza, de Locke ou de Condillac ont essentiellement une valeur de marqueurs de la pensée matérialiste, au même titre que la liste des intellectuels que fréquente Minoret durant ses années parisiennes, les « riches philosophes de ce temps »³ qui forment la « coterie holbachique », si hostile à Rousseau⁴.

Ce matérialisme spéculatif ne retient guère l'attention de Balzac. Les relevés statistiques de *La Comédie humaine* sont éloquentes : jamais il ne se réfère textuellement à La Mettrie, Helvétius ou Holbach, et il ne mentionne que deux textes philosophiques matérialistes de Diderot. Le premier est une réplique déformée de l'*Entretien de Diderot et de d'Alembert* citée dans la *Physiologie du mariage* (1824-29)⁵. Le second est une paraphrase de la 21^e des *Pensées philosophiques* (1746) insérée dans *Ursule Mirouët* :

¹. Dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), Diderot imagine le monde comme « un grand animal » dont l'âme est « peut être un système infini de perceptions. » (n°50, éd. C. Duflo, GF-Flammarion, 2005, p. 104). « De ces perceptions d'éléments rassemblés et combinés, il en résultera une perception unique, proportionnée à la masse et à la disposition ; et ce système de perceptions dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *soi* et concourra à former la conscience du *tout*, sera l'âme de l'animal. » (*Ibid.*, p. 103). Ces hypothèses matérialistes tendent à ramener toutes les espèces vivantes à un « premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes » (*ibid.*, n°12, p. 68). Cette « rêverie » débouche sur « l'espèce de matérialisme la plus séduisante » : « attribuer aux molécules organiques le désir, l'aversion, le sentiment et la pensée » (*ibid.*, n°51, p. 105). Le matérialisme de Diderot s'appuie sur un transformisme biologique actualisé. Lucrèce est toujours sa principale référence poétique, mais Diderot s'inspire également d'un philosophe aujourd'hui oublié, et pourtant reconnu par Cuvier comme un précurseur : Benoît de Maillet (1656-1738) dont l'ouvrage posthume *Telliamed* (1748) paraît peu avant la *Lettre sur les aveugles*.

². Sur la vulgate spinoziste en France, je renvoie au livre éclairant d'Yves Citton : *L'Envers de la liberté. L'invention du spinozisme dans la France des Lumières* (Paris, Éditions Amsterdam, 2006).

³. « Le docteur Minoret s'attacha comme un séide au grand médecin Bordeu, l'ami de Diderot. D'Alembert, Helvétius, le baron d'Holbach, Grimm, devant lesquels il fut petit garçon, finirent sans doute, comme Bordeu, par s'intéresser à Minoret, qui vers 1777 eut une assez belle clientèle de déistes, d'encyclopédistes, sensualistes, matérialistes, comme il vous plaira d'appeler les riches philosophes de ce temps. » (UM, III, 784)

⁴. Rousseau, *Confessions*, L.IX, *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, p. 428 / éd. A. Grosrichard, GF-Flammarion, 2002, T.II, p. 179. Dans *La Comédie Humaine*, l'énumération des philosophes des Lumières vaut un brevet d'athéisme : le baron Bourlac (alias M. Bernard), « enfant du dix-huitième siècle » et « fils de la Révolution », se dit lui aussi « nourri de Voltaire, de Diderot et d'Helvétius » (*Envers de l'Histoire contemporaine*, VIII, 339).

⁵. « La loi en vertu de laquelle vous marchez produit en elles [les femmes] ce minotaurisme involontaire. C'est, disait d'Alembert, une suite des lois du mouvement ! » (XI, 999). Balzac cite de mémoire pour étayer sa plaisanterie ; c'est Diderot personnage qui dit : « Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile. » (éd. C. Duflo, GF, 2002, p. 54). Balzac a pu lire *Le Rêve de d'Alembert* dans l'édition des *Œuvres* de Diderot de 1821.

Dans la philosophie moderne le vide n'existe pas. Dix pieds de vide, le monde croule ! Surtout pour les matérialistes, le monde est plein, tout se tient, tout s'enchaîne et tout est machiné. « Le monde, disait Diderot, comme effet du hasard, est plus explicable que Dieu. La multiplicité des causes et le nombre incommensurable de jets que suppose le hasard, expliquent la création. Soient donnés *L'Enéide* et tous les caractères nécessaires à sa composition, si vous m'offrez le temps et l'espace, à force de jeter les lettres, j'atteindrai la combinaison *Enéide*. (UM, III, 822)¹

Un des buts recherchés par Balzac est de dénoncer le double aveuglement de l'Eglise et des Encyclopédistes à l'égard du magnétisme, cette science non mesurable à l'époque. Même les philosophes les plus intrépides – tels Diderot - n'ont pas voulu admettre l'existence de ces « fluides intangibles, invisibles, impondérables ». On déduira aisément et de l'ironie du narrateur et du contexte polémique de cette page que la rêverie stochastique du jeune Diderot n'est que la partie émergée d'un vaste *bêtisier matérialiste* que Balzac ne fait que suggérer. C'est faire du reste une mauvaise querelle à Diderot qui n'a jamais repris sérieusement, après la publication de sa *Lettre sur les aveugles* (1749), l'application brillante mais fallacieuse du calcul des probabilités (qui suppose une série d'expériences itératives et homogènes) aux combinaisons infiniment complexes et hétérogènes de la matière organique, lesquelles ne sauraient être réduites à ce type de modèle mathématique.

Comment, dans ces conditions, cerner idéologiquement le matérialisme balzacien, qui ne doit rien à celui de Diderot ou d'Holbach ? Il est un autre philosophe qui incarne pour Balzac un modèle d'écriture et de pensée : Jean-Jacques Rousseau.

Rousseau, l'homme et l'œuvre, sont présents tout au long d'*Ursule Mirouët*. Au niveau de la biographie des personnages tout d'abord : Minoret a été « l'élève de Rouelle en chimie comme il était celui de Bordeu en médecine » (exactement comme Rousseau et Diderot, qui ont suivi les cours du chimiste²). « On eût été matérialiste à moins », en déduit le narrateur qui poursuit par une référence au roman de Rousseau : « Le docteur épousa par amour, en 1778³, temps où régnait *La Nouvelle Héloïse* et où l'on se mariait quelquefois par amour, la fille du fameux claveciniste Valentin Mirouët, une célèbre musicienne, faible et délicate, que la Révolution tua » (III, 784). Or Minoret est précisément un « athée à la façon de M. de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* » (III, 815), c'est-à-dire vertueux, tolérant (il fait enseigner le catéchisme à sa pupille) et respectueux du culte officiel, même s'il ne cache pas son mépris pour les « momeries » des prêtres⁴ - un mot que n'eût pas renié le Diderot de *La Religieuse*. Minoret est dit déiste (III, 818) et son « fatal secret » (III, 820) est deviné par Ursule, tout comme l'athéisme de Wolmar l'est par Julie. Autour du docteur et de sa pupille se réunit une petite société éclairée, dont l'archétype est l'univers néo-familial des époux

¹. Texte original de Diderot : « J'ouvre les cahiers d'un professeur célèbre, et je lis : "Athées, je vous accorde que le mouvement est essentiel à la matière ; qu'en concluez-vous ?... que le monde résulte du jet fortuit des atomes ? J'aimerais autant que vous me dissiez que *l'Illiade* d'Homère, ou *La Henriade* de Voltaire, est un résultat de jets fortuits de caractères". Je me garderais bien de faire ce raisonnement à un athée : cette comparaison lui donnerait beau jeu. Selon les lois de l'analyse des sorts [le calcul des probabilités], me dirait-il, je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité de jets. [...] Quelle que fût la somme finie des caractères avec laquelle on me proposerait d'engendrer fortuitement *l'Illiade*, il y a telle somme finie de jets qui me rendrait la proposition avantageuse : mon avantage serait même infini si la quantité de jets accordée était infinie. » (*Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Classiques Garnier, rééd. 1998, p. 21-22)

². *Confessions*, L.VII, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », p. 293 / GF, p. 28. De ces cours de Rouelle, Rousseau a tiré en 1747 un traité encore trop peu connu intitulé *Institutions chimiques* (éd. B. Bensaude-Vincent et B. Bernardi, Paris, Fayard, 1999).

³. Rappelons que 1778 est l'année de la mort de Rousseau et de Voltaire.

⁴. Ainsi lorsqu'il refuse d'assister à la communion d'Ursule : « Elle lui lança un regard inspiré qui remua, dans la partie rocheuse de son cœur, le coin fermé à Dieu. Mais le déiste tint bon, il se dit : - Momeries ! Imaginer que, s'il existe un ouvrier des mondes, cet organisateur de l'infini s'occupe de ces niaiseries !... » (UM, III, 818)

Wolmar, modèle champêtre que l'on retrouve dans la société d'élite dont s'entoure Véronique Graslin (*Le Curé de village*, 1841). Ce cercle d'amis intimes comprend un prêtre, un juge de paix (M. Bongrand) et un militaire, M. de Jordy, « gentilhomme voltairien » que l'abbé Chaperon appelle « le chrétien sans le savoir » (III, 794-795), en écho à la comédie de Sedaine *Le Philosophe sans le savoir* (1765). L'instruction d'Ursule, basée sur l'apprentissage d'« idées justes » (III, 816), n'est pas sans rapports avec celle d'Émile et de J.-J. Rousseau lui-même¹. Je rapprocherais enfin l'ironie de Balzac contre « les riches philosophes » matérialistes (III, 784) qui forment la clientèle de Minoret, des attaques que lance le Rousseau des *Dialogues de Rousseau juge de J.-J.* contre « cette commode philosophie des heureux et des riches » dans laquelle se drapent les Encyclopédistes². Quel sens donner à cet intertexte rousseauiste dans la perspective du matérialisme balzacien ?

Rousseau matérialiste ? Ce n'est pas le qualificatif que l'on accole spontanément à l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* ou de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Pourtant, vers 1756-57, Rousseau a caressé le projet d'un livre qu'il voulut intituler « matérialisme du sage ». Un passage célèbre des *Confessions* décrit la visée de cet ouvrage abandonné, mais dont l'*Émile* et la *Julie* portent les marques :

L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différents. Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue que je voulais faire un livre ; j'avais un objet plus neuf et même plus important : c'était de chercher les *causes de ces variations*, et de m'attacher à celles qui dépendaient de nous, pour montrer comment elles pouvaient être *dirigées par nous-mêmes*, pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. [...]

En sondant en moi-même, et en recherchant dans les autres à quoi tenaient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de *l'impression antérieure des objets extérieurs*, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous *portions*, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions mêmes, *l'effet de ces modifications*. Les frappantes et nombreuses observations que j'avais recueillies étaient au-dessus de toute dispute ; et par leurs *principes physiques* elles me paraissaient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvait mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauverait [on épargnerait] à la raison, que de vices on empêcherait de naître, si l'on savait *forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral* qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, *tout agit sur notre machine, et sur notre âme par conséquent* ; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérais un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur faiblesse, qu'il me paraissait aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'était à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre était *La Morale sensitive ou le Matérialisme du sage*. (je souligne les expressions matérialistes)³

Cette page, qui ne cache pas ses emprunts au vocabulaire des sensualistes, des matérialistes et des spinozistes (principes physiques, économie animale, machine)⁴, pourrait

¹. « Je me dis : Commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénient, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. » (*Confessions*, *op. cit.*, p. 237 / GF, p. 284-85)

². *Rousseau juge de Jean-Jacques*, 3^{ème} dialogue, éd. R. Osmont, Gallimard, « Bibl de la Pléiade », p. 971 / éd. E. Leborgne, GF-Flammarion, 1999, p. 403.

³. *Confessions*, *op. cit.*, p. 408-409 / GF, T. II, p. 157-158.

⁴. Yves Citton commente ainsi cette page des *Confessions* : « Le projet (jamais réalisé) d'un livre intitulé *la Morale sensitive ou le Matérialisme du sage* qu'évoque le neuvième livre des *Confessions* atteste en effet que tout est déjà en place, dès 1756, pour mettre Rousseau sur les rails d'un spinozisme à peine tempéré. Point n'est besoin de trop forcer la mise pour sentir le parallèle entre l'*Ethique* du philosophe hollandais et l'ambition de "chercher les causes des variations" de "nos manières d'être" dans "l'impression antérieure des objets

figurer dans un ouvrage d'Helvétius, n'était la différence de style. Elle est typique de la manière dont Rousseau réinterprète et extrapole le sensualisme, en définissant un matérialisme à finalité morale (nous rendre meilleur, cultiver la vertu), basé sur une compréhension exacte de l'histoire psychologique et affective du sujet. Rousseau en déduit un modèle anthropologique (dont les bases sont posées dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 1755) et une théorie de l'autobiographie (esquissée dès janvier 1762 dans les *Lettres à Malesherbes*). Toute sa vie, Rousseau n'a cessé de chercher à comprendre les causes *proprement humaines* de l'évolution de l'individu, de l'espèce, des sociétés. Balzac s'inscrit tout naturellement dans cette démarche, en y intégrant la perspective historique créée par la Révolution.

Cette recherche de causes psychologiques et physiologiques expliquant la formation de l'individu à partir de son passé sensoriel (« *l'impression antérieure des objets extérieurs* ») amène Rousseau à pratiquer une nouvelle écriture du sujet, selon une optique résolument diachronique, fondée sur des présupposés scientifiques. S'impose à partir de Rousseau et de Diderot l'idée que l'homme est le résultat d'un processus biologique, avant d'être soumis à des influences morales, familiales ou sociales. Le portrait de Minoret-Levreau s'inscrit dans cette voie scientifique qui appelle un regard de « philosophe » :

Un homme bâti comme Minoret, riche comme Minoret, et à la tête d'un pareil établissement, pouvait donc s'appeler sans antiphrase, le maître de Nemours. Quoiqu'il n'eût jamais pensé ni à Dieu ni à diable, qu'il fût matérialiste pratique comme il était agriculteur pratique, égoïste pratique, avare pratique, Minoret avait jusqu'alors joui d'un bonheur sans mélange, si l'on doit regarder une vie purement matérielle comme un bonheur. En voyant le bourrelet de chair pelée qui enveloppait la dernière vertèbre et comprimait le cervelet de cet homme, en entendant surtout sa voix grêle et clairette qui contrastait ridiculement avec son encolure, un physiologiste eût parfaitement compris pourquoi ce grand, gros, épais cultivateur adorait son fils unique, et pourquoi peut-être il l'avait attendu si longtemps, comme le disait assez le nom de Désiré que portait l'enfant. Enfin, si l'amour en trahissant une riche organisation est chez l'homme une promesse des plus grandes choses, les philosophes comprendront les causes de l'incapacité de Minoret. (*UM*, III, 773)

Cette conception personnelle du matérialisme centrée sur l'histoire biologique du sujet a conduit Rousseau à renouveler en profondeur un des genres philosophiques les plus représentatifs du XVIII^e siècle, celui des fictions expérimentales, véritable invention des Lumières. Comment traiter de questions philosophiques dans une œuvre de fiction, sans se plier aux formes traditionnelles de l'apologue ou des dialogues philosophiques ? À partir de Fontenelle, les écrivains imaginent des situations nouvelles qui s'apparentent à de véritables expériences au sens scientifique du terme. Que devient un Persan transplanté à Paris ? En quoi cet exil (politique) modifie-t-il sa vision du monde, sa culture d'oriental ? Autre cas d'étude : quel sera le caractère d'un homme qui reste coupé du monde durant son enfance et qui passe toute son adolescence enfermé dans une grotte ? Tels sont les sujets traités par Montesquieu et Prévost, respectivement dans les *Lettres persanes* (1721) et dans *Le Philosophe anglais ou Histoire de Cleveland* (1731-39). Les discours philosophiques et scientifiques trouvent ainsi une inscription littéraire dans une forme libre, non dogmatique, laissant une large place à la fantaisie. *La Dispute* de Marivaux (1744), *Imirce ou la fille de la nature* de Dulaurens (1765) ou *Le Rêve de d'Alembert* de Diderot (1769) mettent en scène de telles expériences effectuées

extérieurs", avec pour principe directeur que "modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portons, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions même, l'effet de ces modifications". En appréhendant nos idées, sentiments et actions comme autant d'effets des modifications qui nous affectent, *le Matérialisme du sage* ébranlait déjà les prétentions du Vicaire savoyard à faire de notre libre volonté le principe premier de nos comportements. » (« Liberté et fatalisme dans les *Dialogues* de Rousseau : hyper-lucidité politique de la folie littéraire », *Méthode !*, n° 5, 2003, p. 115-123).

sur des sujets humains. Rousseau s'inscrit naturellement dans cette démarche novatrice avec sa « fable des origines » qu'est le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) et plus encore l'*Émile* (1762), texte polygénérique (traité d'éducation, roman, souvenirs personnels, entretiens) retraçant la formation complète d'un individu, depuis l'état de nourrisson jusqu'à celui de citoyen¹.

Fiction expérimentale, recherches de lois biologiques et de « causes propres à l'homme » (Diderot)² : tels sont les éléments fondamentaux de ce matérialisme rousseauiste prolongé par Balzac dans sa *Comédie humaine*. Je vais en examiner à présent l'application dans deux « Études philosophiques » : *La Recherche de l'Absolu* et *L'Enfant maudit*.

***La Recherche de l'Absolu*, roman de la science moderne**

La publication de *La Recherche de l'Absolu*, roman de la science fort peu romanesque, comporte une part de risque. Balzac n'hésite pas à défier un public avide de rebondissements et d'émotions fortes en choisissant le héros le plus austère qui soit : un chimiste qui s'isole dans son laboratoire avec un valet qu'il rend aussi fou que lui, et qui, au nom de théories nouvelles, parvient à décomposer non pas l'azote mais le capital familial – opération il est vrai plus aisée. Cette intrigue minimale semble dérivée en droite ligne de l'article « Chimie » de *L'Encyclopédie* : la chimie, selon Becher³, est « une passion de fou » exigeant « fortune, patience et obstination ». Comme il l'a fait dans *Louis Lambert* (1832), Balzac déplace l'intérêt romanesque du côté de la vie de l'esprit, et compose une sorte d'épopée de la science, sur une base épistémologique moderne, énoncée au centre du roman lors de la grande discussion entre Balthazar Claës et son épouse. Instruite par les livres de chimie, Joséphine est capable de comprendre le but des expériences de son mari, même si elle pressent qu'il poursuit une chimère. Cette abnégation de l'épouse entraîne le drame familial : il faudra toute la volonté de leur fille Marguerite, cette « énergie contrôlée »⁴, pour sauver la famille de la ruine causée par la monomanie du père.

Avec *La Recherche de l'Absolu* Balzac met en scène une nouvelle manière de penser la chimie dans son rapport avec les sciences physiques. Il résume par là un demi-siècle d'avancées scientifiques, qui vont de la réforme de la classification chimique introduite par Lavoisier⁵ (le maître de Balthazar) jusqu'aux prémices de la thermodynamique, cette science naissante⁶.

Ce qui a changé fondamentalement entre le matérialisme empirique des Lumières et la science pratiquée dans les années 1830, c'est la position du savant par rapport à son objet

¹. Émile reçoit une formation morale (inspirée par la « confession » du Vicaire savoyard) et civique : il apprend ses devoirs de citoyen avant de se marier. Pour Rousseau, la sexualité doit être subordonnée à la Loi. Balzac pense différemment sur ce point.

². « Je suis homme, et il me faut des causes propres à l'homme » déclare de même Diderot dans sa *Réfutation d'Helvétius* (*Œuvres complètes*, T.XI, éd. Lewinter, CFL, 1970, p. 490).

³. Johann Joachim Becher (1635-1682), chimiste allemand (on disait à l'époque : alchimiste), découvre l'éthylène en 1669.

⁴. Éric Bordas, « Introduction à *La Recherche de l'Absolu* », Paris, Livre de poche, 1999, p. 30. Marguerite Claës appartient au type balzacien de l'héroïne virile et énergique, telle Laurence de Cinq-Cygne dans *Une ténébreuse affaire*.

⁵. Rouelle montre en 1774 que l'opposition d'une base à un acide conduit à une substance neutre appelée sel. Lavoisier a le premier tenté d'établir une corrélation entre les manifestations de l'acidité et la composition chimique des éléments. S'appuyant sur le fait que la combustion de nombreux éléments (C, S, P) dans l'oxygène O₂ conduit à des oxydes formant un acide avec l'eau, il conclut en 1785 que l'oxygène est nécessaire à la manifestation de l'acidité. Ses hypothèses ne furent totalement révisées qu'au milieu du XIX^e siècle.

⁶. Le mémoire de Sadi Carnot, contemporain de Balzac, est publié en 1824 : il constitue la base de ce que Kelvin et Clausius nommeront le second principe de la thermodynamique (ou loi de variation de l'entropie : $dQ < T dS$).

d'étude. Claës n'est plus seulement un philosophe qui étudie la nature, c'est un théoricien qui émet des hypothèses sur la formation de la matière. C'est sur ce terrain que Balzac situe les recherches de son héros. Il ne s'agit plus de recréer des éléments connus, et encore moins de trouver la pierre philosophale comme le croient naïvement les habitants de Douai et plus perfidement « Sainte-Bévue »¹, mais de découvrir les propriétés énergétiques des réactions, de les mesurer (au moyen de coûteux appareils), afin de les modéliser. Les entretiens entre Balthazar Claës et son confrère polonais illustrent cette nouvelle épistémologie. Adam de Wierchowonia postule l'existence d'un

principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre. Eh bien, supposez un moment que l'activité de cette puissance soit réveillée, nous aurions une *chimie unitaire*. (RA, X, 715, je souligne)

Cette déclaration n'a rien d'un pacte faustien : il n'est pas question de faire concurrence à Dieu (« tu entreprends sur Dieu », s'effraye à tort Mme Claës²), mais de réaliser une véritable conquête scientifique. Balzac démontre ainsi à ses lecteurs que la chimie a changé elle aussi de régime depuis la Révolution. Art du feu à l'origine (la fumée demeure dans le roman un attribut métonymique du laboratoire), la chimie devient au cours du XIX^e siècle un art de la décomposition des molécules, et de l'utilisation de leurs propriétés physiques à des fins industrielles. On doit à Lavoisier d'avoir initié cette nouvelle manière de penser la chimie dans son rapport avec les forces physiques (électricité, thermodynamique). Telle est l'intuition géniale qui devient passion exclusive chez Balthazar : il emporte son secret (*Eurêka*) dans la tombe, alors que scientifiquement il est sur la voie de l'avenir.

La phrase fameuse de Claës : « j'allais peut-être décomposer l'azote ! » (X, 753 et 691) peut s'interpréter à la lumière de ce nouveau modèle épistémique. D'une part, le savant utilise les réactions connues en chimie organique (oxydation, réactions acido-basiques, etc.) afin de parvenir à l'*Absolu*, c'est-à-dire « La MATIÈRE UNE », le « principe commun aux trois gaz [azote, oxygène, hydrogène] et au carbone » (X, 717). La même ambition anime l'alchimiste Ruggieri : se retrouver « face à face avec la particule atomistique »³. Que cette orientation renvoie chez Balzac à un fantasme unitaire personnel largement exposé dans l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine* (1842) est une chose bien connue⁴.

D'autre part, cette quête d'une « matière une » est désormais inséparable de ses propriétés énergétiques. C'est là un héritage direct de Lavoisier qui a essayé d'intégrer les notions de travail et de quantité de chaleur aux équations chimiques, mais à son époque la thermodynamique n'est pas encore conceptualisée. Lorsque Claës et son confrère polonais évoquent « l'action d'une puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre », ils désignent une force physique commune à « la lumière, la chaleur, l'électricité, et

¹. L'insuccès – et la réputation – de *La Recherche de l'absolu* tient beaucoup à l'article malveillant de Sainte-Beuve paru dans la *Revue des deux mondes*. Ce texte aussi méchant que borné est reproduit dans l'édition établie par Éric Bordas (Livre de poche, 1999, p. 328-331).

². « Tu entreprends sur Dieu. – Oh ! oh ! Dieu ! – Il le nie ! s'écria-t-elle en se tordant les mains. » (RA, X, 720). En réalité, les théories scientifiques de Balthazar ne sont nullement incompatibles avec la religion : « La déduction logique de ce fait n'implique-t-elle pas d'ailleurs la raison de tous les effets de la nature ? Hé ! quoi de plus conforme à nos idées sur Dieu que de croire qu'il a tout fait par le moyen le plus simple ? » (RA, X, 717-718)

³. *Sur Catherine de Médicis* (1828-42), XI, variantes, p. 1405.

⁴. Balzac postule « l'unité de composition » de sa *Comédie Humaine* à partir de multiples modèles. Il convoque les théories de Buffon et de Geoffroi Saint-Hilaire, « des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini, tels que Swedenborg, Saint-Martin », et même *La Genèse* pour faire bonne mesure : « Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. » (« Avant-propos » de *La Comédie humaine*, I, 7-8).

le magnétisme » (RA, X, 769)¹. Depuis l'invention de la pile voltaïque (1800)², les savants comme Berzelius (une des références scientifiques de Balzac pour *La Recherche de l'absolu*) produisent de l'électricité dynamique en laboratoire, ils décomposent la soude ou le potassium (NaOH, KOH) et savent que ces cristaux sont formés d'un ion positif et d'un ion négatif (Na⁺, OH⁻)³. « Le MOYEN, conclut Balthazar Claës, doit être le principe commun à l'électricité négative et à l'électricité positive. Marchez à la découverte des preuves qui établiront ces deux vérités [les principes d'une matière et d'une énergie primitives], vous aurez la raison suprême de tous les effets de la nature » (RA, X, 717).

Balzac a retenu de ses conversations avec les chimistes une donnée essentielle : l'énergie de cohésion de la matière (qui sera appelée plus tard énergie nucléaire) est colossale. Pour parvenir à percer le secret de la matière, il faut donc fournir la même quantité d'énergie. De cette énergie incommensurable, inimaginable avant le 6 août 1945, Balzac donne deux équivalents, respectivement économique et physiologique.

Le premier équivalent est signifié par les sept millions investis par Claës dans ses appareils de mesure (thermomètres, calorimètres, gazomètres, aéromètres, balances) et dans les diamants. Ces « larmes de carbone pur cristallisé » (RA, X, 716) sont ici l'emblème de la matière primitive recherchée, le « principe commun » aux atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, et d'azote⁴. Cette double dépense est ainsi liée aux deux versants, chimique et thermodynamique, de la recherche de l'Absolu.

Je déduirais la seconde équivalence de la métaphore chimique employée par Balzac pour désigner l'intense activité cérébrale du savant ou du penseur :

L'homme, [...] qui nous offre le seul appareil d'où résulte un pouvoir à demi créateur, *la pensée* ! est, parmi les créations zoologiques, celle où la combustion se rencontre dans son degré le plus intense [...]. L'électricité ne se manifesterait-elle pas en lui par des combinaisons plus variées qu'en tout autre animal ? N'aurait-il pas des facultés plus grandes que toute autre créature pour absorber de plus fortes portions du principe absolu, et ne se les assimilerait-il pas pour en composer dans une plus parfaite machine, sa force et ses idées ! Je le crois. L'homme est un matras. (RA, X, 719-720)

Cette métaphore de la cornue, employée déjà par Louis Lambert (texte de 1832)⁵, traduit le *travail* - au sens thermodynamique du terme - de la pensée humaine, activité décrite en termes de réactions chimiques (combustion, décomposition de sulfates et de carbonates),

¹. « La paix dont jouissait l'Europe avait permis la circulation des découvertes et des idées scientifiques acquises pendant la guerre par les savants des différents pays entre lesquels il n'y avait point eu de relations depuis près de vingt ans. La Science avait donc marché. Claës trouva que les progrès de la Chimie s'étaient dirigés, à l'insu des chimistes, vers l'objet de ses recherches. Les gens adonnés à la haute science pensaient comme lui, que la lumière, la chaleur, l'électricité, le galvanisme et le magnétisme étaient les différents effets d'une même cause, que la différence qui existait entre les corps jusque-là réputés simples devait être produite par les divers dosages d'un principe inconnu. La peur de voir trouver par un autre la réduction des métaux et le principe constituant de l'électricité, deux découvertes qui menaient à la solution de l'Absolu chimique, augmenta ce que les habitants de Douai appelaient une folie, et porta ses désirs à un paroxysme que concevront les personnes passionnées pour les sciences, ou qui ont connu la tyrannie des idées. » (RA, X, 769-770)

². Volta invente le prototype des condensateurs : un appareil complètement nouveau composé de plaque de zinc et de cuivre séparés par un carton humide.

³. En 1812, le suédois Jakob Berzelius établit une théorie électrochimique de la matière en démontrant que toute combinaison chimique résulte de l'union d'un constituant électropositif et d'un constituant électronégatif.

⁴. Le chimiste américain Smithson Tennant a démontré en 1797 que le diamant n'était qu'une forme particulière du carbone, découverte relayée par Lavoisier et Guyton de Morveau.

⁵. « Le Cerveau est le matras où l'ANIMAL transporte ce que, suivant la force de cet appareil, chacune de ses organisations peut absorber de cette SUBSTANCE, et d'où elle sort transformée en Volonté. / La Volonté est un fluide, attribut de tout être doué de mouvement. De là les innombrables formes qu'affecte l'ANIMAL, et qui sont les effets de sa combinaison avec la SUBSTANCE. Ses instincts sont le produit des nécessités que lui imposent les milieux où il se développe. De là ses variétés. » (Louis Lambert, XI, p. 685)

relevant des lois de l'électro-magnétisme (« le fluide électrique, principe de toute fécondation », X, 719). On pourrait prolonger cette analyse scientifique du côté des nombreuses intuitions pré-freudiennes qui parcourent *La Comédie humaine*. Ainsi Balzac, pour qui la pensée est sexualisée¹, considère le cerveau comme un appareil chargé de réguler l'énergie libidinale. Cette conception de type économique de la psyché anticipe sur celle qui sera développée par Freud à partir de 1915 (*Pulsions et destin des pulsions*), inspirée clairement par un modèle thermodynamique.

Parmi les applications de la recherche de l'Absolu, Claës mentionne les lois de la généalogie qui pourraient être déduites de ces « deux vérités » que sont les principes d'une matière et d'une énergie unitaires². La question de l'hérédité est au cœur de *L'Enfant maudit*, dont la genèse (de 1831 à 1836) encadre la rédaction de la *Recherche*. Dans cette longue nouvelle, la forme littéraire est surdéterminée par le problème biologique initialement posé par le romancier.

L'équation généalogique de *L'Enfant maudit*

La généalogie de *L'Enfant maudit* n'est simple qu'en apparence. Jeanne de St-Savin a épousé malgré sa répugnance le Comte d'Hérouville, grand féodal catholique passé au service de Henri IV. De ce couple mal assorti naissent deux enfants : Étienne, né avant terme à sept mois, ne doit son salut qu'à la ruse de l'accoucheur, le médecin rebouteur Beauvouloir. Cet enfant physiquement débile mais doté d'une intelligence et d'une sensibilité supérieures³ est adoré de sa mère ; son frère Maximilien, une brute épaisse et vigoureuse, est l'exacte réplique du père : c'est un futur homme de guerre⁴ : « Par une sorte de pacte naturel et tacite, chacun des époux se chargea de son enfant de prédilection » (*EM*, X, 900). Or Maximilien meurt en 1617 à vingt-trois ans : cette mort prématurée du cadet, symétrique de la naissance prématurée de l'aîné, ruine l'espoir d'une descendance pour la maison d'Hérouville. Le comte se souvient alors qu'il a un fils (dont il souhaitait faire un cardinal) et veut forcer Étienne à épouser une Mlle de Grandlieu, riche héritière (mariage contraint qui fait écho à celui de la mère, Étienne occupant alors la place de Jeanne). Principal obstacle : Étienne est épris de Gabrielle, fille du médecin Beauvouloir et de Gertrude Marana. Or cette Gertrude est elle-même une bâtarde du... comte d'Hérouville (elle est née de la liaison du comte avec « la Belle Romaine », ancêtre des Marana). Étienne et Gabrielle sont donc, sans le savoir, du même sang, étant

¹. Quelques citations frappantes : « L'avare a tout, jusqu'à son sexe, dans le cerveau », dit Vautrin-Herrera à propos du père Séchard (*Illusions perdues*, V, 707) ; « La femme à la mode n'est plus une femme : elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante ; elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant. » (*L'Interdiction*, III, 424, portrait de la marquise d'Espard). Voir aussi les théories de Physidor prenant le contre-pied des formules de l'antiquaire de *La Peau de chagrin* : « La pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'absorbe et le détruit ; la pensée est le plus violent de tous les agents de destruction ; elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité, qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue. [...] Je suis convaincu que la durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée ; le point d'appui est le tempérament. [...] Penser, mon enfant, c'est ajouter de la flamme au feu. La plupart des individus qui ont dépassé cent ans, s'étaient livrés à des travaux manuels et pensaient peu. Savez-vous ce que j'entends par pensée ? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensée. » (*Les Martyrs ignorés*, XII, p. 744)

². « Mon âme n'a nulle conscience de ces actes, elle reste fixe, plongée dans une idée, engourdie par cette idée, la recherche de l'Absolu, de ce principe par lequel des graines, absolument semblables, mises dans un même milieu, donnent, l'une des calices blancs, l'autre des calices jaunes ! Phénomène applicable [...] à l'homme qui souvent a légitimement des enfants entièrement dissemblable avec la mère et lui. » (*RA*, X, 717)

³. Étienne présente les mêmes caractéristiques antithétiques que le nain Butcha (*Modeste Mignon*) ou Jacques, le fils d'Henriette de Mortsauf, dont « l'intelligence avancée contraste avec sa débilité corporelle » (*Le Lys dans la vallée*, IX, p. 1141)

⁴. Comme l'annonce son portrait (*EM*, X, 900-901).

respectivement le fils et la petite-fille du même père. Celui-ci finit d'ailleurs par épouser, à la fin de la nouvelle, la femme qu'il avait destinée à son fils.

L'Enfant maudit se présente initialement comme un roman de la maternité. L'amour de Jeanne pour son fils est une véritable passion, d'origine explicitement incestueuse. « La mère se faisait de son fils un simulacre d'amant » (EM, X, 903) dit le narrateur, à propos de la ressemblance entre Étienne et le premier amant de Jeanne, le huguenot Georges de Chaveny. De même que le fils a succédé symboliquement à l'amant, Gabrielle prend la place de la mère, à qui elle ressemble étrangement. « Il me semble voir Madame ? Elle est mince et fluette comme elle ; elle a ses couleurs pâles et ses cheveux blonds » (EM, X, 936)¹, s'exclame naïvement le vieux serviteur Bertrand en voyant la fille de Beauvouloir.

Ce lien passionnel entre la mère et le fils ne tient pas uniquement aux circonstances ni au seul traitement que le comte inflige aux siens ; il a une cause physique suggérée dès la poignante ouverture de *L'Enfant maudit*, où sont rapportées les affres de l'accouchement prématuré de Jeanne :

Quel savant oserait prendre sur lui de dire que l'enfant reste sur un terrain neutre où les émotions de la mère ne pénètrent pas, pendant ces heures où l'âme embrasse le corps et y communique ses impressions, où la pensée infiltre au sang des baumes réparateurs ou des fluides vénéneux ? Cette terreur qui agitait l'arbre troubla-t-elle le fruit ? (EM, X, 872-873)

Cette hypothèse matérialiste est ébauchée à la même époque par Balzac dans son *Anatomie des corps enseignants*, esquisse de 1834 destinée aux *Etudes analytiques*. S'inspirant de la prose philosophique de Sterne, il déclare pareillement que la mère n'est pas un « terrain neutre » pour l'enfant et que la naissance résulte d'un déterminisme biologique et physique, dans lequel les circonstances de l'accouchement jouent un rôle capital².

À ce premier type de déterminisme circonstanciel, Balzac ajoute le déterminisme de l'hérédité qui se manifeste sous la forme d'un schéma romanesque bien connu au XVIII^e siècle : les enfants rejouent, à leur insu et bien souvent de façon inconsciente, l'histoire personnelle de leurs parents³. Dans *L'Enfant maudit*, l'amour d'Étienne pour Gabrielle prolonge à la fois l'amour de la mère pour l'enfant (thème incestueux) et l'amour de Jeanne pour son cousin Georges (histoire personnelle de la mère). Autre manifestation de ce déterminisme de l'hérédité : Gabrielle a la même attirance qu'Étienne pour la poésie et les

¹. Voir aussi le portrait nocturne de Gabrielle « dans la lumière adoucie de la lune » (p. 942) : « Dans ce moment, la lumière donna pleinement sur Gabrielle et permit à Étienne de reconnaître les points de vague ressemblance qu'elle avait avec la feuë duchesse. Comme Jeanne de Saint-Savin, la fille de Beauvouloir était mince et délicate ; chez elle comme chez la duchesse, la souffrance et la mélancolie produisaient une grâce mystérieuse. Elle avait la noblesse particulière aux âmes chez lesquelles les manières du monde n'ont rien altéré, en qui tout est beau parce que tout est naturel. Mais il se trouvait de plus en Gabrielle le sang de la Belle Romaine qui avait rejailli à deux générations, et qui faisait à cette enfant un cœur de courtisane violente dans une âme pure ; de là procédait une exaltation qui lui rougit le regard, qui lui sanctifia le front, qui lui fit exhiler comme une lueur, et communiqua les pétilllements d'une flamme à ses mouvements. Beauvouloir frissonna quand il remarqua ce phénomène qu'on pourrait aujourd'hui nommer la phosphorescence de la pensée, et que le médecin observait alors comme une promesse de mort. » (EM, X, 941)

². « Il n'existe pas le moindre hasard pour les naissances. Dans le monde, tout effet a une cause et toute cause a un effet, tout principe vient d'une loi. Les principes auxquels ont été dus les hommes extraordinaires peuvent être étudiés et connus. Rien n'est indifférent, ni l'état du père, ni celui de la mère, ni la posture, ni la saison, ni la nourriture antérieure, ni les lieux, ni les images. [...] La femme est-elle ou n'est-elle pas un terrain neutre, je ne le crois pas. [...] Le grand homme existe *a priori* » (*Anatomie des corps enseignants*, XII, 841), « Sterne est le premier qui ait osé parler de l'importance du sérieux de l'acte sur lequel on plaisante. / Le père et la société sont les continuateurs de la mère. » (*ibid.*, 842). Balzac évoque à nouveau cette théorie à propos de la naissance de la *Péchina* : « Produit bizarre du sang monténégrin et du sang bourguignon, conçue et portée à travers les fatigues de la guerre, elle s'était sans doute ressentie de ces circonstances. » (*Les Paysans*, IX, 210)

³. Par exemple dans *L'Infortuné napolitain* (anonyme de 1704-1721), dans le *Cleveland* de Prévost ou encore *La Vie de Marianne* de Marivaux (notamment l'histoire de Tervire, racontée dans les dernières parties, 1741).

arts, alors que son père (Beauvouloir) lui a ôté « les livres, les tableaux, la musique, toutes les créations des arts qui pouvaient réveiller la pensée » (X, 929). Précaution inutile : la prudence paternelle¹ est déjouée par cet amour fusionnel entre les deux jeunes gens, liés par la consanguinité autant que par des goûts communs.

Par ce traitement philosophique et scientifique des amours d'Étienne et de Gabrielle, Balzac dépasse non seulement le thème d'origine pastoral des jeunes innocents amoureux (Daphnis et Chloé, Paul et Virginie), mais aussi les analogies entre les sentiments humains et les affinités électives entre particules minérales, exposées par Goethe dans son roman *Die Wahlverwandschaften* (double inconstance en forme d'équation chimique²). *L'Enfant maudit* peut se lire comme une sorte d'équation généalogique résumée dans le monologue du médecin Beauvouloir :

L'amour infini qu'il portait à sa fille lui avait fait concevoir un si hardi projet ! un seul être au monde pouvait la rendre heureuse, et cet homme était Étienne. Certes, le fils angélique de Jeanne de Saint-Savin et la candide fille de Gertrude Marana étaient deux créations jumelles. Toute autre femme que Gabrielle devait effrayer et tuer l'héritier présomptif de la maison d'Hérouville ; de même qu'il semblait à Beauvouloir que Gabrielle devait périr par le fait de tout homme de qui les sentiments et les formes extérieures n'auraient pas la virginalité délicate d'Étienne. Certes le pauvre médecin n'y avait jamais songé, le hasard s'était complu à ce rapprochement, et l'ordonnait. Mais, sous le règne de Louis XIII, oser amener le duc d'Hérouville à marier son fils unique à la fille d'un rebouteur normand ! Et cependant de ce mariage seulement pouvait résulter cette lignée que voulait impérieusement le vieux duc. La nature avait destiné ces deux beaux êtres l'un à l'autre, Dieu les avait rapprochés par une incroyable disposition d'événements, tandis que les idées humaines, les lois mettaient entre eux des abîmes infranchissables. (EM, X, 930)

Au déterminisme des contingences physiques et de l'hérédité, Balzac ajoute celui de l'histoire, des mœurs et des institutions politiques, résumé dans les préjugés de caste du père qui refuse la seule union qui pourrait *a priori* perpétuer la lignée des comtes d'Hérouville (en fait le comte, vrai patriarche biblique, aura un fils à quatre-vingt-deux ans, comme il est dit dans *Modeste Mignon*). Cet obstacle socio-historique n'est que la partie visible du conflit entre esprit et matière, cet autre thème philosophique structurel de *L'Enfant maudit*³.

Ce caractère d'équation généalogique, appuyée sur un triple déterminisme (circonstanciel, biologique et socio-historique)⁴, permet d'expliquer l'esthétique de cette autre « fiction expérimentale » qu'est *L'Enfant maudit*. L'intrigue épurée, le caractère inéluctable des événements apparentent le roman à une sorte de « conte historique » à fondement matérialiste⁵. Dès les premières pages, Balzac nous plonge dans un univers de conte de fées :

¹. « Ainsi, chose étrange ! la vie que la haine d'un père avait commandée à Étienne d'Hérouville, l'amour paternel avait dit à Beauvouloir de l'imposer à Gabrielle. Chez l'un et l'autre de ces deux enfants, l'âme devait tuer le corps ; et sans une profonde solitude, ordonnée par le hasard chez l'un, voulue par la science chez l'autre, tous deux pouvaient succomber, celui-ci à la terreur, celle-là sous le poids d'une trop vive émotion d'amour. » (EM, X, 929)

². « De même que chaque être a une attraction intime, de même il doit avoir un rapport à l'égard des autres. [...] Quand vous appelez affinité le rapport qui existe entre vos êtres singuliers, ils me paraissent, à moi, avoir entre eux moins une affinité de sang qu'une affinité d'esprit et d'âme. C'est précisément ainsi qu'il peut se former entre les hommes des amitiés vraiment sérieuses, car des qualités opposées rendent possible une union intime. », dit Charlotte (*Les Affinités électives*, I, 4, trad. P. du Colombier, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, p. 60-61)

³. Tout au long du roman, de puissantes antithèses exposent la lutte entre les appétits matériels (incarés par les guerriers jouisseurs et représentés par un système politique : la féodalité, encore puissante sous Henri IV), et l'aspiration à l'idéal, recherchée par la mère et les deux jeunes gens à travers la poésie, la nature, la musique, l'amour.

⁴. On songe à la théorie hugolienne du triple ananké énoncée par Hugo dans l'exergue des *Travailleurs de la mer* : « l'ananké des dogmes, l'ananké des lois, l'ananké des choses » auquel se mêle en l'homme « la fatalité intérieure, l'ananké suprême, le cœur humain. »

⁵. Par analogie à la « nouvelle historique », genre littéraire apparu vers 1660, pratiqué tout au long du XVIII^e siècle et embaumé par Mme de Genlis (*Mlle de Clermont*, 1802).

un décor médiéval, un mari terrifiant, sorte de dragon que Jeanne ne doit pas éveiller¹ sous peine de mort (le comte d'Hérouville a proféré publiquement ses menaces contre son épouse et son rejeton s'il naît prématurément²). L'enfant et la mère vivent dans la peur constante de ce mari-ogre sur lequel passe l'ombre de Barbe Bleue³. Les pouvoirs du comte sont proportionnés à la terreur qu'il inspire : il est capable de tuer d'un mot son fils et sa petite-fille. Enfin, l'isolement d'Étienne correspond à une situation archétypale de conte, celui de la princesse enfermée dans un château inaccessible (ce qui est cohérent avec la féminité du héros).

Avec *L'Enfant maudit*, Balzac invente un nouveau type de conte philosophique, très différent de ceux de Diderot ou Voltaire. Littérairement cette équation généalogique peut être rattachée aux fictions expérimentales des Lumières, et la base philosophique du texte est explicitement d'origine matérialiste, même si le roman illustre par ailleurs un conflit esprit / matière aux résonances métaphysiques (l'océan, l'infini, l'amour maternel étant pour Balzac des manifestations du divin).

* * *

D'un point de vue idéologique, le matérialisme balzacien peut s'interpréter comme un héritage tardif du « matérialisme du sage » selon Rousseau, c'est à dire une extrapolation personnelle du sensualisme et de l'empirisme des Lumières. Pour Balzac comme pour Rousseau, il n'y a pas d'incompatibilité entre matérialisme et spiritualisme, ce sont là deux systèmes philosophiques complémentaires. *Séraphîta* prolonge ainsi le refus du dualisme exprimé dans l'*Émile*⁴. La caution rousseauiste, explicite dans *Ursule Mirouët*, offre en outre l'avantage de ne pas rompre avec ses convictions religieuses affichées par Balzac⁵. Je relèverai enfin l'épistémologie nouvelle du XIX^e siècle dont Balzac a perçu toute l'importance, non seulement sur le plan des théories scientifiques, mais plus largement dans la manière d'envisager la science d'un point de vue philosophique et littéraire, à l'instar de Diderot.

Érik LEBORGNE
Université Paris III

¹. « Le criminel parvenu nuitamment jusqu'à la porte de sa prison et qui tâche de tourner sans bruit dans une impitoyable serrure la clef qu'il a trouvée, n'est pas plus timidement audacieux. Quand la comtesse se vit sur son séant sans avoir réveillé son gardien, elle laissa échapper un geste de joie enfantine où se révélait la touchante naïveté de son caractère. » (EM, X, 866)

². « Madame, dit brutalement le comte à sa femme, quant à me donner un enfant dix mois après ma mort, je n'y peux. Mais pour votre début, n'accouchez pas à sept mois. - Que ferais-tu donc, vieil ours ? demanda le jeune marquis de Verneuil pensant que le comte voulait plaisanter. - Je tordrais fort proprement le col à la mère et à l'enfant. » (EM, X, 872). De fait, Jeanne vit dans la crainte du poison (voir les conseils de Beauvouloir, p. 893).

³. On pourra lire dans le détail de la clé un effet d'humour noir de Balzac : « en voyant son mari garder cette clef, la comtesse eut le pressentiment d'un malheur. » (X, 879)

⁴. Ces analogies ne font pas pour autant de Balzac un sectateur de Rousseau. L'influence de l'*Émile* ou des *Confessions* est en grande partie inconsciente, ce qui est logique dans la mesure où Rousseau situe son discours au niveau des instances et des idéaux sur-moïques de ses lecteurs.

⁵. Je n'ai parlé que de la *Comédie humaine*, et non des écrits du jeune Balzac des années 1820 qui s'est intéressé de près au matérialisme et à Spinoza. Cette question a été traitée par Jean-Patrice Courtois : « Balzac et les Lumières », in *Penser avec Balzac*, José-Luis Diaz, Isabelle Tournier (éd.), Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2003, p. 19-34.